



CYCLE COMPRENDRE LES AGRICULTURES DU MONDE  
**D'APRÈS LES CAFÉS-DÉBATS À MARCIAC**

## **FAUT-IL EN FINIR AVEC LE DÉVELOPPEMENT DURABLE ?**

SÉANCE DU 10 MARS 2005

*Avec François de Ravignan, agronome et économiste*

[www.agrobiosciences.org](http://www.agrobiosciences.org)





CAFÉS-DÉBATS À MARCIAC

## LES QUESTIONS DU GROUPE LOCAL DE RÉFLEXION

Comme pour chaque séance, le Groupe Local de Réflexion, qui rassemble une vingtaine d'acteurs locaux de la Communauté de Commune Bastides et Vallons du Gers, avait préparé une série de questions et de réflexions qui, s'adressant en introduction au conférencier, ont permis de nourrir le débat. En l'occurrence, concernant le développement durable, deux grandes interrogations ont été formulées par Michel Dubourg.

*« Les précédents Cafés-débats ont présenté les agricultures de différents pays du monde, mais également des alternatives intéressantes comme l'agriculture biologique ou le commerce équitable. Ils ont mis l'accent sur la paupérisation croissante des campagnes des pays du Sud, et ses effets sur le processus migratoire et la concentration urbaine, et ont abordé les incertitudes qui pèsent sur les agricultures occidentales. Par ailleurs, un nombre toujours plus grand de personnes prend conscience que les ressources naturelles (terre, eau, forêt, etc.) deviennent des facteurs limitants dont la gestion est devenue un élément primordial des politiques. Dans ce contexte, vous remettez sérieusement en question le développement durable, pourtant bien souvent cité comme solution possible.*

***Y a-t-il alors un avenir pour les agricultures familiales d'ici et d'ailleurs ? Lequel ? Et quelle gestion des ressources naturelles et des territoires doit être mise en place et à quel niveau : local, régional, national, international ? »***



LA CONFÉRENCE

## « JE CROIS QU'IL EST RAISONNABLE DE QUESTIONNER LE CONCEPT DE DÉVELOPPEMENT »

*François de Ravignan l'affirme d'emblée : il n'a rien contre la notion de durabilité. En revanche, le terme de développement pose, à ses yeux, un véritable problème. Pourquoi cette notion n'est-elle jamais remise en cause ? Pourquoi, encore, est-elle érigée en seul modèle universel ?*

*Pour le chercheur, le développement limite son regard à l'accroissement des richesses, alors que le drame de notre siècle reste l'exclusion croissante des populations. « On ne peut guérir de l'exclusion en regardant prioritairement vers la richesse, mais d'abord vers les exclus ». Décortiquant l'histoire du développement, François de Ravignan nous rappelle l'évolution de ce terme qui s'est élevé au rang de doctrine et les différentes critiques historique, culturelle et écologique mettant à mal le concept.*

*On ne sort pas indemne de la conférence de François de Ravignan. Sans devenir adepte de la décroissance, la démonstration permet, comme le disait Simone Weil, de « changer la direction de notre regard ». Nous sommes les héritiers d'une certaine histoire des idées : cela ne doit nous empêcher de réinterroger nos certitudes.*

Je m'empresse de dire que je n'ai rien contre la durabilité. Si tout se prétend durable aujourd'hui, c'est bien parce que nous nous sentons menacés dans la permanence de ce que nous entreprenons, alors que, il y a une trentaine d'années, l'Occident était sûr de lui. Nous pensions que nous allions vers la prospérité à perpétuité, non

### FRANÇOIS DE RAVIGNAN

Agronome et économiste, François de Ravignan a effectué une grande partie de sa carrière à l'INRA. Fin connaisseur du développement rural de la France – il a notamment effectué un tour de la France rurale avec René Dumont en 1976 –, et de l'Afrique noire – où il a réalisé de nombreuses missions –, notre homme est aujourd'hui à la retraite, mais n'en reste pas moins très actif, offrant ses compétences de chercheur au service de son action militante, pour promouvoir un autre regard sur la question du développement rural. Multipliant les conférences et les missions, il est un jour en Inde, œuvrant pour des associations paysannes locales, ou reste plus simplement chez lui, dans l'Aude, où dans son petit village de 60 habitants, il contribue depuis des années à la fondation d'associations permettant à des personnes de s'installer en milieu rural. La dernière en date, l'ADEAR 11 (Association pour le développement de l'emploi agricole et rural dans l'Aude), dont il est administrateur, reçoit chaque année une cinquantaine de personnes, n'ayant droit à aucune aide de l'État ni à la Dotation aux jeunes agriculteurs, désireuses de pratiquer l'agriculture, mais dans des conditions souvent difficiles. Par ailleurs, il reste un fervent animateur de La Ligne d'Horizon, cette association de réflexion fondée à la suite d'une amitié avec François Partant (1926-1987), un économiste qui, après avoir beaucoup travaillé dans le « tiers-monde », a passé la fin de sa vie dans l'Hérault, auteur notamment en 1982 de *La Fin du développement*, naissance d'une alternative, (réédition Babel Actes-Sud, 1997). Cette association qui ne cesse de revisiter la question du développement est l'une des sources importantes de la réflexion que François de Ravignan nous livre ce soir.

seulement pour nous, mais aussi pour les autres, notamment pour ces peuples dits sous-développés. Aujourd'hui, on sent une menace lourde qui se traduit en particulier par le chômage, par les difficultés que connaissent les pays de l'Est sans oublier différents événements dramatiques qui ont surgi dans ce tableau déjà plutôt sombre. Je n'ai donc rien contre le terme durable, mais je crois qu'il faut questionner celui de développement. Pour cela, j'ai choisi de faire un détour par l'histoire.

### 1949, NAISSANCE DU SOUS-DÉVELOPPEMENT

Le terme développement (1) a commencé à devenir opérationnel quand on a parlé de sous-développement, une expression dont l'acte de naissance est très précis : le 20 janvier 1949, à Washington (2), quand le président Harry Truman oriente son traditionnel discours sur l'état de l'Union autour de cette notion. Rappelez-vous : cette époque succède à l'indépendance de l'Inde (1947) et, dans les pays du Sud encore colonisés, en Afrique et en Asie, les revendications d'indépendance se multiplient. Forts de leur puissance issue de la Guerre Mondiale, les États-Unis essaient, à cette époque, de damer le pion aux « vieilles dames colo-



nialistes » que sont la France et l'Angleterre, en enfourchant le cheval de bataille du développement. Les Américains tiendront aux pays du Sud le discours suivant : « Vous êtes sous-développés. Décolonisez-vous, nous vous aiderons à devenir des pays développés à notre image. » Bref, adoptez le modèle états-unien.

Rapidement, ce terme de développement s'élève au rang de doctrine. De nombreux livres lui sont consacrés, mais celui de WW Rostow (3), *Les étapes de la croissance*, publiées aux États-Unis en 1960, devient particulièrement célèbre.

Aujourd'hui, cet ouvrage paraît bien caricatural. L'auteur y décrit, en effet, les cinq étapes que les pays doivent franchir (4) pour parvenir à l'étape ultime du développement : l'ère de la consommation de masse illustrée par les États-Unis. Comme dans une course cycliste (image donnée par mon ami Albert Provent dans notre livre *Le Nouvel Ordre de la Faim*, Seuil, 1977), un maillot jaune - les Américains - caracole en tête, talonné par un peloton composé de quelques vieilles nations d'Europe ou d'Amérique latine, lui-même suivi par des individus pédalant péniblement, semant définitivement les derniers, relégués en fin de course. Dans cette manière d'envisager le développement, tous les pays devaient suivre le même schéma, celui de la Révolution industrielle de l'Europe et des États-Unis. Je me souviens ainsi d'une discussion, en Algérie en 1970, avec des experts états-uniens pour qui l'Algérie s'apparentait à l'Espagne de 1950. Dans cette vision typiquement rostowienne, chaque pays peut être situé sur une échelle de temps et sur une échelle de développement. Présent dans toutes les Universités d'Europe, d'Afrique et du Tiers-monde, le livre de Rostow a connu un énorme succès ; on ne peut pas occulter l'énorme influence qu'il a eue.

Cependant, à partir de 1960, quelques critiques commencent à émerger, notamment celles de l'économiste français François Perroux (5) : a) non, le développement n'est pas synonyme de croissance ; b) la croissance du Produit national brut d'un pays n'implique pas de manière mécanique l'élévation du bien-être général de la population. Prenez un pays produisant du pétrole. Certes, son PNB est très élevé, mais cela n'entraîne pas automatiquement une redistribution des royalties de l'or noir vers les plus pauvres.

À partir des années 60, donc, ces deux écoles du développement divergent : celle de Rostow continue à faire son chemin, tandis que celle de Perroux se nourrit aussi des réflexions du père dominicain Lebert (6). D'autres critiques commencent à poindre du côté sud-américain, pour qui se fondre dans le moule rostowien ou adopter le modèle nord étasunien est désigné par le terme quasi injurieux de *desarrollista* (« développementiste »). Mais, la grande remise en question du développement tombe en 1968. De cette grande secousse intellectuelle dans nos pays, ont émergé de nombreuses critiques fondamentales sur le développement.

À partir des années 60, donc, ces deux écoles du développement divergent : celle de Rostow continue à faire son chemin, tandis que celle de Perroux se nourrit aussi des réflexions du père dominicain Lebert (6). D'autres critiques commencent à poindre du côté sud-américain, pour qui se fondre dans le moule rostowien ou adopter le modèle nord étasunien est désigné par le terme quasi injurieux de *desarrollista* (« développementiste »). Mais, la grande remise en question du développement tombe en 1968. De cette grande secousse intellectuelle dans nos pays, ont émergé de nombreuses critiques fondamentales sur le développement.

## UN DÉVELOPPEMENT HISTORIQUEMENT DATÉ

Une des premières critiques, historique, vient de Pierre Bairoch (7), l'auteur de « *le Tiers-monde dans l'impasse* » (Gallimard, 1971). Cet économiste affirme, en substance, que les révolutions industrielles occidentales se sont réalisées dans le contexte très particulier d'un accroissement assez lent de la population, de l'accumulation de capital due à une révolution agricole préalable et de l'augmentation de la production alimentaire grâce à l'introduction de plantes nouvelles, à l'instauration de la jachère et à l'approfondissement des labours. Ainsi, entre 1800 et 1850, la production agricole française qui a augmenté de plus d'un tiers, voire plus dans certaines régions, fut l'une des conditions préalables à la Révolution industrielle. Au cours de cette période, l'industrie, qui développait des techniques relativement simples, a embauché de nombreux migrants de l'exode rural. Pour Bairoch,

(1) Développer et développement, pris avec une idée d'amélioration, de modernisation, entrent dans les composés SOUS-DEVELOPPE, EE adj. (1951) et SOUS-DEVELOPPEMENT n.m. (1952). Ce dernier, euphémisme politique pour « pauvre » en parlant d'un pays, d'une zone géographique, a pris des connotations péjoratives et tend à être remplacé par le nouvel euphémisme en voie de développement ou en développement (forme utilisée par l'ONU) (extrait de Le Robert, dictionnaire historique de la langue française, réimpression mars 2000).

(2) Voir sur le site Internet Herodote : 20 janvier 1949

« Émergence du sous-développement » [www.herodote.net/19490120.htm](http://www.herodote.net/19490120.htm)

(3) W.W. Rostow, *The stages of economic growth*, Cambridge University Press, 1960. Traduction française, *Les étapes de la croissance économique*, Paris, Éditions du Seuil, 1963, 240 p.

(4) Théorie des étapes de la croissance de Rostow. Toute société passe par cinq phases : tradition, transition, décollage (take off), maturité et consommation intensive. Le problème soulevé par le développement se situe au niveau de la troisième séquence. Le décollage se produit grâce à une forte augmentation du taux d'investissement, déclenchant une dynamique auto entretenue de la croissance.

(Source La Documentation Française).

(5) François Perroux (1903-1987), économiste français dont l'œuvre principale est intitulée *L'économie du xx<sup>e</sup> siècle* (PUF, 1961). Sa contribution majeure est l'analyse des pôles de croissance. L'apport de François Perroux inspirera même la nouvelle économie géographique qui met l'accent sur les inégalités de développement entre les territoires et les phénomènes d'apparition de relations centre périphérie. Il fut également président et fondateur de l'Institut de Sciences Économiques Appliquées (1943), qu'il transforme en Institut de Sciences Mathématiques et Économiques Appliquées (1973).



les conditions socio-économiques actuelles des pays du Sud s'avèrent complètement différentes. Quelques chiffres à l'appui : au XIX<sup>e</sup> siècle, la population française n'a augmenté que de 1 % par an. À ce taux, une population double en 70 ans, ce qui laisse suffisamment de temps à la société pour s'organiser. En comparaison, dans les années 70, la population algérienne a cru de 3 % par an. À ce taux, elle double en 25 ans seulement. Vous le comprendrez, dans ces conditions, les problèmes ne se posent pas dans les mêmes termes. La conclusion de Bairoch est de dire que la Révolution industrielle occidentale telle qu'elle s'est produite ne peut pas se reproduire aujourd'hui dans les pays du Sud.

A cette première critique, historique, s'ajoute celle de l'économiste français Arghiri Emmanuel (8) et de Samir Amin, un économiste égyptien professeur à l'Université de Dakar au Sénégal (9), qui démontrent que ledit « développement » du Sud contribue principalement à servir l'accumulation de la richesse dans les pays du Nord. C'est à cette époque aussi, qu'émerge la critique écologique de la gestion des ressources naturelles. Le premier coup de semonce remonte à 1970 avec le rapport du Massachusetts Institute of

Technology (MIT), publié en France sous le titre *Halte à la croissance* (Fayard, 1972), dans lequel on peut lire que les ressources naturelles, au train où elles sont exploitées, vont se raréfier et finir par s'épuiser relativement rapidement. Ce fut un coup de semonce, car l'idée que les ressources naturelles étaient inépuisables restait répandue parmi les économistes classiques. Certains, comme Wassily Leontieff (10), ont même réagi en argumentant que l'humanité avait toujours su inventer des solutions. Aujourd'hui, non seulement la rareté croissante des ressources naturelles est avérée; s'y est même greffé le problème de la gestion des déchets.

La dernière série de critiques, culturelles, émane, toujours dans les années 70, de l'école d'Ivan Illitch (11), qui affirme – entre autres critiques sociales radicales – que la médecine des riches n'est pas adaptée aux problèmes des pauvres. Une évidence absolue. J'ai vu des aberrations en Afrique comme la construction de dispensaires, démunis de personnel qualifié. Ou encore des maternités isolées dans la savane, que les femmes enceintes mettent des heures à rejoindre à pied. N'aurait-il pas mieux fallu former des sages-femmes ne serait-ce qu'à flamber la lame de rasoir avant de couper le cordon ombilical?... Et l'école (qu'illitch a aussi critiquée)! On a essayé de la généraliser, ce qui a produit d'importants ravages culturels puisque, pour aller à l'école, les enfants et leurs familles quittent le milieu où ils vivent, ce qui les plonge le plus souvent dans une impasse économique. Je me souviens aussi quand la Coopération française a voulu lancer l'école télévisée au Niger. Des postes, alimentés avec des batteries solaires, ont été installés dans les villages, diffusant une à deux heures de programmes scolaires par jour, qui plaisaient plutôt aux enfants. Sauf qu'on a créé chez la plupart d'entre eux un besoin de télévision qu'ils ne pourront jamais assouvir. Voici quelques-uns des dégâts du modèle occidental.

Mais continuons notre histoire du développement. Tandis que les Rostowiens continuent à sévir dans les organisations internationales et un certain nombre d'ONG, quatre grands courants vont se dégager sur la base de ces critiques nées à partir des années 70. Celui des développementistes qui perdure aujourd'hui et qui domine les instances politiques nationales et internationales. Celui des dépendantistes, composé essentiellement de marxistes, pour qui il faut casser la dépendance entre les pays du Tiers-monde et les anciennes puissances coloniales qui continuent de les exploiter, ne s'exprime plus guère depuis l'écroulement du communisme dans les pays de l'Est. Restent les deux autres courants, plutôt opposés : les réformistes et les radicaux.

(6) Louis-Joseph Lebret (1897-1966). Officier de marine devenu frère prêcheur (dominicain), le Père Lebret s'ouvrit aux questions sociales par intérêt pour les petits pêcheurs bretons, touchés par la crise économique des années 30.

Il s'employa non seulement à les secourir, mais à réfléchir à ce que serait une économie humaine, une économie au service de l'Homme. Soucieux de méthodes d'analyse rigoureuse de la réalité sociale, il créa « Économie et Humanisme ». Plus tard, expert reconnu des questions du Tiers-Monde, il fut le conseiller de Paul VI et l'inspirateur de l'encyclique *Populorum progressio*.

(7) Paul Bairoch (1930-1999) a été l'un des grands historiens économistes de l'après-guerre. La vingtaine de livres et les 120 articles scientifiques qu'il a publiés en l'espace de quarante ans couvrent aussi bien le démarrage industriel de l'Occident, le sous-développement du Tiers-monde, les inégalités de développement, l'histoire des villes, que la population active, le commerce extérieur, l'énergie ou la productivité agricole.

(8) Arghiri Emmanuel (1911-2001), économiste, auteur de *L'Échange inégal*, Maspéro, 1979

(9) Lire le portrait de Samir Amin « L'apôtre du développement autocentré » [www.lintelligent.com/gabarits/articleAfricain\\_online.asp?art\\_cle=LIN28123samirimari0](http://www.lintelligent.com/gabarits/articleAfricain_online.asp?art_cle=LIN28123samirimari0)

(10) Wassily Leontieff (1906-1999). Né à Saint-Petersbourg, en Russie, Wassily Leontieff obtint son doctorat à Berlin. Économiste, ancien professeur et directeur de recherches à l'université de Harvard et à New York University, ancien conseiller du Président Franklin D. Roosevelt, membre de l'American Academy of Arts and Sciences, il obtint le Prix Nobel d'économie en 1973, pour sa méthodologie d'appréhension des mécanismes économiques.

(11) Ivan Illitch (1926-2002). Retrouvez son portrait dans les archives Internet du Nouvel Observateur <http://archquo.nouvelobs.com/cgi/articles?ad=culture/20021203.OBS3563.html&host=http://permanent.nouvelobs.com/> et des articles du Monde Diplomatique : - La résistance selon Ivan Illitch : [www.monde-diplomatique.fr/2003/01/PAQUOT/9866](http://www.monde-diplomatique.fr/2003/01/PAQUOT/9866)

- Un facteur pathogène prédominant : l'obsession de la santé parfaite : [www.monde-diplomatique.fr/1999/03/ILLICH/11802](http://www.monde-diplomatique.fr/1999/03/ILLICH/11802)



## NAISSANCE DU DÉVELOPPEMENT DURABLE

Pour les réformistes, le développement étant mauvais, il faut le remplacer par un bon développement. C'est là qu'intervient la notion de développement durable qui naît quand les Nations unies forment, en 1986, une Commission sur l'Environnement et le Développement (World Commission on Environment and Development, WCED), devant réfléchir à la notion de développement, présidée par le Premier ministre norvégien, M<sup>me</sup> Gro Harlem Brundtland. En 1987, naîtra de cette instance le fameux rapport *Our common future*, traduit en français par *Notre avenir à tous*. La notion de développement durable est inventée. Son objectif : « répondre (selon le rapport), aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures à répondre à leurs propres besoins ».

Je vois au moins deux critiques à cette définition. D'abord, la Commission s'est bien gardée de critiquer le terme même de développement. Pour elle, il s'agit d'un acquis qui ne peut être remis en question. Ensuite, à cette époque, en 1987, le développement avait déjà largement compromis les capacités des générations futures à répondre à leurs besoins. Tout était déjà sur les rails, de l'épuisement des ressources et des matières premières, à l'assèchement du lac Tchad ou de la mer d'Aral. Depuis, tous ces phénomènes n'ont fait que s'amplifier. Pourtant nombre de gens s'inscrivent aujourd'hui dans ce courant réformiste. Pour eux, il suffit de réformer le développement. La possibilité d'un « bon » développement existe...

## POUR LES RADICAUX, IL N'Y A PAS DE BON DÉVELOPPEMENT

À l'opposé, pour les radicaux il n'y a pas de bon développement et cette notion, qui reste liée à l'époque de la Révolution industrielle occidentale, doit être remise en question. Elle n'a rien d'universel et ne peut être généralisée. D'ailleurs si le mot existe dans nos sociétés occidentales, on n'en trouve aucune traduction dans les langues africaines ou sud-américaines. Ensuite, ce courant critique le développement en remontant jusqu'au mythe fondateur occidental de l'Histoire Progrès né au XVIII<sup>e</sup> siècle, le Siècle des Lumières. Ce mythe sous-tend aussi bien les tendances libérales que marxistes : pour les unes comme pour les autres, l'histoire ne peut aller que dans le sens d'un progrès ; le futur est toujours meilleur que le passé ; il n'y a pas de régression possible ou, s'il y a une régression, elle n'est que provisoire. L'idée de développement est largement tributaire de cette mythologie.

Par ailleurs, les radicaux accusent, avec raison, le développement de créer la pauvreté, puisqu'il crée la rareté. Les agriculteurs en donnent un exemple typique avec les semences.

Autrefois, ils disposaient de leurs semences, de maïs par exemple ; aujourd'hui, ils doivent les acheter. On pourrait multiplier les exemples, celui de la voiture étant particulièrement parlant : ceux qui habitent la campagne sont obligés d'avoir une voiture pour se déplacer. Le développement a entraîné un besoin de voiture pour tout le monde, éliminant tous les autres moyens de se déplacer, alors qu'on aurait pu imaginer une société mettant en place des moyens collectifs relativement pratiques, moins onéreux et moins polluants.

Enfin, critique fondamentale faite au développement : la richesse des États ne fait pas la richesse des peuples. C'est de plus en plus vrai. Depuis trois ans, je vais régulièrement en Inde, un pays dont on entend très souvent dire, en Occident, qu'il va beaucoup mieux. À l'occasion des dernières élections, la presse française a même écrit des articles dithyrambiques vantant les mérites de ce pays « en plein développement », qui a réussi à assurer son autosuffisance alimentaire. Il est vrai que l'Inde a énormément développé sa production céréalière à partir d'une « Révolution verte » qui a introduit des variétés à haut rendement, des engrais et des pesticides. Ceux qui ont pu acquérir ces intrants étaient les plus aisés ; les autres ont été éliminés par la baisse des prix à la production. En France, le même type de révolution technique s'est passé relativement en douceur, puisqu'à l'époque l'industrie créait beaucoup d'emplois. En Inde, elle en crée, mais pas suffisamment pour ceux qui sont exclus de la terre. La Révolution verte a créé énormément de chômage, de paysans sans terre et de nouveaux arrivants grossissant les bidonvilles. Avec ce résultat paradoxal : l'Inde dispose de céréales à gogo, sauf qu'il reste autant de personnes affamées, voire davantage. Au Tamil Nadu, sur la côte Sud-Est, 40 % des enfants de moins de 5 ans sont sous-alimentés dans les villes. Dans les campagnes, ce chiffre peut atteindre 50 %. On le voit, le développement s'occupe de la richesse des Nations, mais pas de celle des populations.

Dans les années 70, la théorie du *trickle down* (percolation) affirmait que la richesse des États devait filtrer à travers la société, jusqu'aux couches les plus basses. Cette théorie a été dénoncée, sans aucun effet. On continue même à fonctionner de cette façon.

## L'AVENIR DES AGRICULTURES FAMILIALES ?

Pour finir et pour répondre à la question du Groupe Local de Réflexion sur l'avenir des agricultures familiales, je crois qu'il n'y en a aucun dans le cadre du développement et cela m'inquiète énormément. Savez-vous qu'il existe encore, en France, 30 % d'exploitations de moins de 5 ha et 57 % en l'Europe de l'Ouest ? Il s'agit



d'exploitations familiales dont on peut se demander quel avenir leur est réservé dans le cadre d'une concentration qui ne connaît pas de limites. Mais le cas des agriculteurs des pays de l'Est est encore plus inquiétant. La Pologne, par exemple, compte actuellement 20 % de chômeurs. Nombreux sont ceux qui quittent la ville pour la campagne, qui espèrent trouver un lopin de terre ou s'installent chez des parents simplement pour subsister. On promet à ces pays entrant dans l'Union européenne de suivre en une dizaine d'années l'évolution que nous avons connue entre 1950 et 1980. Pour eux, ce sera pire, puisque la protection qu'ils reçoivent est bien moindre que chez nous. La moyenne des superficies en Europe de l'Est est de l'ordre de 10 ha, pour 20 ha à l'Ouest et 30 en France. Alain Pouliquen (12) de l'INRA envisage que 4 millions d'agriculteurs d'Europe de l'Est risquent de se retrouver exclus de tout, de la terre, du travail, du marché... Cette évolution est désormais en marche. Déjà, des Polonaises viennent travailler en Andalousie. Elles sont, dit-on, moins chères que la main-d'œuvre marocaine. Voilà où nous en sommes. C'est un énorme problème, mais ce n'est rien à côté de ce qui se prépare en Chine.

(12) Alain Pouliquen a été l'un des conférenciers des Cafés-débats à Marciac sur le thème : « Intégration des pays de l'Est : faut-il redouter l'impact de leurs dynamiques agricoles ? ». Retrouvez les publications concernant Alain Pouliquen sur : [www.agrobiosciences.org/article.php3?id\\_article=0667 & var\\_recherche = pouliquen](http://www.agrobiosciences.org/article.php3?id_article=0667&var_recherche=pouliquen)

(13) Tout savoir sur les AMAP (fonctionnement, création, adresses...) <http://alliancepec.free.fr/Webamap/index.php>

(14) Si tous les humains s'avisait de vivre comme les Européens, il faudrait cinq planètes pour subvenir à leurs besoins. S'ils optaient pour le mode de vie américain, on aurait alors besoin de huit planètes... Chiffres en l'air ? Non, calculs savamment élaborés par Martin Wackernagel, un chercheur suisse installé aux États-Unis qui est l'inventeur de ce concept d'empreinte écologique. Tout savoir sur l'empreinte écologique : [www.empreinte-ecologique.com/introduction\\_empreinte\\_eco.html](http://www.empreinte-ecologique.com/introduction_empreinte_eco.html)

Edgar Pisani a dit que pour augmenter sa productivité, l'agriculture chinoise devait éliminer 400 millions de paysans ; je ne sais pas où il pense les mettre ! Certainement pas dans l'industrie qui fonctionne aujourd'hui dans un système concurrentiel à l'image du nôtre, en développant les mêmes gains de productivité. Je ne vois donc pas d'avenir pour les agricultures familiales dans ce cadre-là. Alors, où se situe-t-il ?

### APPEL À LA RÉSISTANCE

Je pense qu'il est dans la résistance, que l'on voit se développer timidement mais fermement. Dans ma région de l'Aude, par exemple, l'agriculture ne devrait même plus exister. Le climat y est rude, le relief accentué, peu de terres cultivables sont disponibles et les communications difficiles... Comment, dans de telles conditions, les éleveurs réussissent-ils à subsister ? Ils se sont organisés pour faire de la vente directe en créant des organisations collectives associant les consommateurs. Ils se sont battus pour que l'abattoir de Quillan soit maintenu. Résultat : cet abattoir, qui travaillait il y a 20 ans à 90 % pour des bouchers, fonctionne aujourd'hui à 90 % pour des paysans qui vendent leur viande directement aux consommateurs. Il existe aussi une coopérative remarquable, *Les jardins de la Haute Vallée*, où chacun peut amener ses fruits – ne serait-ce qu'un sac de châtaignes – et ses légumes pour fabriquer ses conserves et ses confitures. Les Associations pour le maintien d'une agriculture paysanne, AMAP (13) connaissent également un bel élan. Ces petites structures regroupent des consommateurs, qui s'engagent à acheter une certaine quantité de produits et à les payer à l'avance à des agriculteurs, qui s'engagent à leur livrer hebdomadairement ou bimensuellement les produits de leur ferme. Cette mouvance est dynamisée par l'émergence de l'Agriculture biologique même si cette dernière reste faible en France : 1,5 % des agriculteurs sont convertis au bio dans notre pays, contre 4 % en Allemagne et 8 % en Italie. Avantage considérable, ce mode de distribution limite considérablement le conditionnement des aliments, ce qui me permet de terminer sur la gestion des déchets, dont la gestion devient de plus en plus aiguë. J'ai lu une étude très intéressante sur l'empreinte écologique (14), un nouvel outil qui permet d'évaluer la surface productive nécessaire à une communauté pour répondre à sa consommation de ressources et à ses besoins d'absorption de déchets. L'empreinte écologique des Français est aujourd'hui telle que si tous les Terriens consommaient comme nous, il faudrait 2 planètes. Les États-Unis, 8 planètes... Alors faut-il continuer à consommer et à développer comme nous le faisons ? On peut raisonnablement se poser la question.



PARLONS-EN

## « IL FAUT GARDER L'IDÉE DE DURABLE »

*Énorme affluence au Café-débat de Marciac pour écouter François de Ravignan. Et bien sûr de nombreuses questions et réflexions, sur nos manières de consommer, de produire et d'envisager le devenir de notre planète.*

(1) Voir sur le site de la Mission Agrobiosciences, l'article sur le projet de réservoir de soutien d'étiage de Charlas. Une procédure de débat public a été mise en œuvre par la Commission nationale du débat public : dix débats ont été organisés de septembre à décembre 2003. Aujourd'hui, ce projet continue de nourrir la polémique. [www.agrobiosciences.org/article.php3?id\\_article=0863&var\\_recherche=charlas](http://www.agrobiosciences.org/article.php3?id_article=0863&var_recherche=charlas)

**Je suis agriculteur bio dans le Gers. Qui serait prêt à moins consommer ?**

**François de Ravignan.** Beaucoup plus de gens qu'on ne le croit. Le problème, c'est qu'on ne sait pas très bien comment s'y prendre. Dans notre village, nous nous réunissons une fois par mois pour réfléchir aux actions que nous pouvons mener pour consommer autrement, pour dépenser moins tout en achetant des produits de meilleure qualité. Des solutions existent dans le regroupement des achats auprès de producteurs régionaux et en multipliant le covoiturage. Je pense qu'il ne faut pas se poser la question « Que faire ? », mais « Avec qui je vais faire ? » Là, on finit par avoir des idées.

**J'étais citadin, je suis devenu paysan. Déjà, je consomme ma propre production que je n'emballe pas. Vous parlez de vente directe, mais le Gers est assez peu peuplé. Nous nous battons donc pour des schémas courts de commercialisation, en constituant des groupements de paysans qui peuvent se charger de la commercialisation.**

**François de Ravignan.** Dans les communes rurales du Gers, plus de 70 % de la population n'est pas agricole. Elle représente donc une clientèle potentielle pour un commerce de proximité. Il faut savoir que la population rurale française est très

mobile. Elle augmente constamment dans toutes les régions, à quelques exceptions près. Dans la plupart des régions, le tiers de la population rurale actuelle n'était pas là il y a 10 ans. Elle se renouvelle donc d'environ un tiers tous les 10 ans, souvent plus vite que dans les villes. Nous avons réalisé une étude sur les potentialités d'un village audois près de Carcassonne. Nous avons calculé que la consommation des non-agriculteurs du village pouvait faire vivre un paysan. Et dans le même temps, nous avons appris qu'un producteur bio de ce village vendait toute sa production... en Allemagne. Il avait pourtant là une clientèle captive qu'il n'avait absolument pas exploitée. Il y a ainsi des tas de choses à dénicher ou à inventer.

**L'homme a toujours cherché à avoir plus de confort et de bien-être. Pourquoi en 2005 voudrait-il arrêter de développer ? J'aimerais que l'environnement soit davantage prépondérant dans les politiques à mettre en place et qu'au lieu de développement durable on parle de politique durable, de gestion durable de la cité, voire de gestion durable de la planète.**

**François de Ravignan.** Vous avez raison, il faut garder l'idée de durable. C'est la permanence de notre planète qui est en jeu aujourd'hui. Quant à la notion de développement, je crois qu'il faut nous y renoncions. D'abord, parce que croire ce n'est pas toujours embellir. Ensuite, parce que nous commençons à voir le bout de nos ressources limitées. Aujourd'hui, certains prônent pour une décroissance volontaire. Je n'adhère pas tout à fait à leur manière de voir, qui n'est pas à la portée de tout le monde. Le problème, c'est que nous risquons de vivre une décroissance involontaire. Déjà, dans une grande ville comme Toulouse, plus de 20 000 personnes souffrent de faim de façon quotidienne. Ajoutez à cela, le chômage qui ne va pas en diminuant. Je crois qu'il faudra bien que nous finissions par tenir compte de ce paramètre de décroissance, plutôt que d'être pris au dépourvu. Enfin, je trouve que le paradigme du développement qui nous a guidés, depuis une cinquantaine d'années, devrait être remplacé par le paradigme d'équité. En Inde, par exemple, l'inégalité est telle, que le climat devient explosif. Je pense que ça pourrait devenir le cas ici, aussi.

**Je suis agriculteur dans le Gers depuis les années 70. Nous n'avons plus assez d'eau. À cause du maïs, nous consommons près de 100 millions de m<sup>3</sup> d'eau, soit la consommation de 42 millions d'habitants. Durant l'année 2003-2004, nous avons mené un débat sur le réservoir de Charlas (1) sur la vallée de la Garonne. Une partie de la population pense qu'il est nécessaire de doubler la consommation d'eau et qu'il faut créer une seconde réserve de 110 millions de m<sup>3</sup>. Nous avons fourni des contre-arguments expliquant que**



cette deuxième retenue allait accentuer les problèmes agricoles. Ce à quoi on a répondu que notre position allait freiner toute l'agriculture, voire le progrès dans son ensemble. Les débats ont fini sur un constat d'échec de non-entente. Charlas a posé la question d'un certain développement pour Midi-Pyrénées et pour le Gers.

**François de Ravignan.** Je ne répondrai pas sur Charlas, mais plus généralement sur l'épuisement des ressources en eau et sur le problème de la surproduction. Utiliser plus d'eau, cela veut dire produire plus de maïs, sauf que nous sommes presque à saturation du point de vue des quantités produites en maïs. Jusqu'où peut-on aller? Voyez ce qui se passe pour la vigne en Languedoc, pour le Cognac en Saintonge. Il me semble aussi qu'en 50 ans, on a transformé cette région de polyculture en région de monoculture du maïs. Il est temps de se poser ce problème de surproduction. Toute mono production porte en germe la surproduction. Cela pose des problèmes écologiques, de lessivage des sols notamment. Ainsi, les Landes connaissent des modifications du climat. Près de la mer, en août, le brouillard s'installe comme à Douala parce que l'irrigation par arrosage a doublé la pluviométrie, installant un climat quasi-équatorial à la place du climat tempéré. Cela peut avoir d'autres conséquences, sur les maladies cryptogamiques (2) entre autres.

**On nous dit que les rivières du Gers sont polluées, donc que le fait d'amener une quantité d'eau supplémentaire va permettre de diluer ces pesticides. On ne peut pas admettre une telle réponse.**

**François de Ravignan.** Il me semble que si j'étais confronté à ce genre d'arguments, je demanderais les études sur lesquelles ils s'appuient. Il faut aussi demander des expertises à des bureaux d'études triés sur le volet. Un exemple tiré de l'émission Terre à Terre de Ruth Stegassy, sur France Culture (3) : des bas morceaux de poulets congelés ont été importés au Cameroun pour approvisionner les supermarchés, ce qui a gravement concurrencé une production locale qui commençait à se développer. Pour réagir, les opposants ont fait réaliser des études sur la salubrité des poulets congelés démontrant que leurs qualités bactériologiques étaient détestables, apportant, du coup, un argument de poids pour informer les consommateurs qui ont pu réagir en conséquence.

**Après 7 ans d'aide humanitaire et au développement en Asie et en Afrique, j'ai vu que le développement n'est pas forcément la solution à tout. J'ai vu des tas de programmes qui incitaient les paysans à remplacer leurs cultures vivrières par des cultures de rente, donc à intégrer des filières commerciales censées les enrichir... Certains se sont enrichis, mais pas**

tous, loin de là... Suite à votre conférence, je réalise que ces problématiques sont soulevées depuis pas mal d'années, que les librairies regorgent d'ouvrages très pertinents. Pourtant, dans nos discussions au quotidien, il est extrêmement difficile de lutter contre cette notion de développement considérée comme une règle du jeu immuable. Comment se fait-il que ce dogme soit partout et qu'il n'ait jamais personne, dans nos institutions et nos débats politiques, pour remettre en cause, un tant soit peu, ce principe de base?

**François de Ravignan.** Immanuel Wallerstein dit (dans son livre L'après libéralisme, essai sur un système-monde à réinventer, l'Aube, 1999) qu'il faudra 50 ans pour trouver autre chose. Notre société a vécu sur le mensonge fondamental que le libéralisme était synonyme de liberté. Cette idée est sérieusement remise en question, mais les choses avancent lentement. Cependant, je trouve quand même, qu'en 20 ans, il y a eu de grands changements. En 1979, j'ai rejoint à Rome des Indiens, des Africains, des Sud-américains et quelques Européens pour contester les points de vue qui s'exprimaient dans la conférence officielle de la FAO sur la réforme agraire. Nous étions une quinzaine. Regardez ce qui s'est passé à Seattle ou à Cancun. Ça n'a rien à voir! Aujourd'hui, ce sont des milliers de personnes qui se déplacent pour protester, des milliers de paysans qui s'opposent aux règles de l'OMC. Je pense que la prise de conscience est très importante, mais il n'y a pas de solutions toutes faites. Quelque chose est en train de changer. Je suis très frappé par la multiplication des forums et des groupes de réflexion qui s'organisent un peu partout. C'est très encourageant, même si on ne sait pas qui gagnera. Comme disait mon ami François Partant, dans les assemblées internationales « la voix du Tiers-monde ne sort généralement pas d'un corps famélique ». Le problème, c'est que peu de politiques et de journalistes connaissent la réalité. Un journaliste du Monde a écrit récemment un livre sur l'Afrique. Il n'a vu que la perversion des systèmes politiques, la décrépitude des organisations et la corruption généralisée. Pas un mot sur les organisations paysannes qui fleurissent dans toute l'Afrique de l'Ouest. Serge Latouche raconte l'organisation collective des quartiers pauvres de Dakar au Sénégal, où il se passe des choses extraordinaires, tout comme à Douala, au Cameroun. Ces mouvements spontanés n'ont d'ailleurs pas eu besoin de coopérants pour éclore.

**Je suis membre des collectifs Eau vivante du Gers et Adour Eau transparente. On a cité des mauvais choix non durables. Je voudrais en citer deux autres réalisés en France au XIX<sup>e</sup> siècle: la monoculture de la vigne en Languedoc et la plantation des pins maritimes dans les Landes, que nous payons aujourd'hui avec la**

(2) Attaque de champignons (tavelure, cloque, moniliose, chancre...).

(3) Le samedi matin de 7 h 05 à 8 h 00  
www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/emission/s/terre\_a\_terre/



(4) Film documentaire réalisé par Hubert Sauper, sorti dans les salles le 2 mars 2005. Synopsis : Les rives du plus grand lac tropical du monde sont aujourd'hui le théâtre du pire cauchemar de la mondialisation. En Tanzanie, dans les années 60, la Perche du Nil, un prédateur vorace, fut introduite dans le lac Victoria à titre d'expérience scientifique. Depuis, pratiquement toutes les populations de poissons indigènes ont été décimées. De cette catastrophe écologique est née une industrie fructueuse, puisque la chair blanche de l'énorme poisson est exportée avec succès dans tout l'hémisphère nord. Pêcheurs, politiciens, pilotes russes, industriels et commissaires européens y sont les acteurs d'un drame qui dépasse les frontières du pays africain. Dans le ciel, en effet, d'immenses avions-cargos de l'ex-URSS forment un ballet incessant au-dessus du lac, ouvrant ainsi la porte à un tout autre commerce vers le sud : celui des armes.

crise de la résine et du bois de la forêt landaise, qui est devenue un désert. Le bon sens dit pourtant qu'il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier. Peut-être que ces options ont fait vivre des régions pendant un siècle, mais elles arrivent à échéance. Sur le plan écologique d'abord, avec des sols fichus à force de traitements. Sur le plan économique et social, ensuite, puisqu'on se trouve en surproduction par la concurrence. Je terminerai par la maïsiculture irriguée qui nous conduira plus rapidement encore à la catastrophe. En 2000, l'eau a été déclarée non potable pendant plus de 3 mois par l'atrazine un désherbant du maïs. Sur le plan socio-économique, cette maïsiculture irriguée ne profite qu'à une minorité au détriment notamment des petits producteurs agricoles qui continuent d'être éliminés. Le choix économique de construire de grands barrages s'est fait au détriment d'autres choix qui auraient vraiment dynamisé le pays. Si on ne choisit pas une politique durable, on ira droit dans le mur.

**François de Ravignan.** Vous me faites penser aux lycéens du lycée agricole de Lavaur qui ont mené une réflexion sur ce qu'il faudrait faire, en réalisant un film impressionnant sur le développement durable, qu'ils ont baptisé « Le train de vie », où l'on voit les différentes catastrophes que vous décrivez à l'œuvre, plus quelques autres. À la fin, le train s'approche à grande vitesse d'un mur...

**Je suis membre du mouvement Cap 21 de Corinne Lepage, ancien ministre de l'Environnement. J'aimerais parler d'un autre film, le Cauchemar de Darwin (4), qui raconte l'histoire de la perche du Nil, un poisson très peu cher pour les Occidentaux. D'énormes bénéfices sont réalisés avec l'exploitation de ce poisson, entraînant les populations locales vers encore plus de pauvreté.**

**François de Ravignan.** On peut dire la même de presque toutes les productions d'exportation. Le Burkina Faso, par exemple, produit 7 fois plus de coton que les besoins nationaux. Aucun pays occidental ne produit 10 fois plus qu'il ne consomme. Même la France qui est un très gros exportateur de blé, consomme la moitié de sa production. Les pays qui sont dans cette situation sont complètement dépendants des cours du marché. À une époque à Bobo-Dioulasso, au Burkina-Faso, on a produit des fraises jusque sur les trottoirs parce qu'un avion se rendait tous les jours à Abidjan. Mais un jour, la compagnie a estimé que la ligne n'était plus rentable, et du jour au lendemain, les producteurs de fraises ont été ruinés. Je pourrais donner ainsi des foules d'exemples, comme la Côte-d'Ivoire qui vit du cacao et du café ou encore le Sud Cameroun, où a été éliminée toute production vivrière au profit d'une production cacaoyère dont les cours varient et qui est extrêmement incertaine.

**Cette prise de conscience qui commence à poindre touchent-elles seulement nos pays, ou aussi les pays les plus pauvres ?**

**François de Ravignan.** Je crois qu'il y a une prise de conscience universelle de l'injustice. En Inde, le mouvement gandhien de résistance non violente, Ekta Parishad, prend une importance considérable. Il organise des marches de paysans pour la terre, des meetings dans les villes et oblige les autorités politiques à venir débattre avec lui. Ces mobilisations paysannes existent aussi en Amérique latine.

**J'ai toujours été paysan. Si le modernisme est arrivé dans le cadre de l'agriculture, comme dans le reste de la société, c'est aussi pour diminuer la pénibilité des agriculteurs. On ne se rappelle pas suffisamment la dureté de ce travail à l'époque, notamment celle des gamins de 10 ans. Je suis d'accord pour que nous prenions en compte un certain nombre de problèmes de la société et du consommateur, mais on ne le fera pas pendant que les ordinateurs tournent pour faire du profit. Pendant que nous discutons, des multinationales s'occupent de nous. Demain nos enfants en rentrant de l'école s'installeront devant la télé qui les fait toujours plus consommer. C'est ça mon problème. Qu'est ce qui est durable ? Qu'est-ce qui doit être durable ? Que doit-on faire pour que cette durabilité soit prise en compte par les politiques aux niveaux national, européen et mondial ?**

**François de Ravignan.** La modernisation de l'agriculture n'a jamais eu pour but d'alléger la peine des paysans. Cette modernisation a été une conséquence de la baisse des prix agricoles qui dure depuis le XIX<sup>e</sup> siècle en France et en Europe. En France, elle s'est manifestée à partir des traités de libre échange de Napoléon III, c'est-à-dire à partir de 1860. Cette baisse des prix agricoles a amené les paysans qui n'avaient plus les moyens de vivre à la campagne à réagir, donc à augmenter la productivité de leur travail et à s'équiper. Cette baisse des prix, qui se poursuit encore, est la cause de cette course à la productivité incessante. Je crois que si on avait vraiment voulu alléger la peine des paysans, on s'y serait pris autrement. Le travail paysan est de plus en plus un travail solitaire, ce qu'il n'était jamais il y a 50 ans. Là, il y a une cause de souffrance importante. Ce n'est pas par hasard si c'est dans le milieu agricole que le taux de suicide est le plus important.



POUR EN SAVOIR PLUS  
**QUELQUES  
RESSOURCES  
DOCUMENTAIRES**

**DANS LES LIVRES**

• **François de Ravignan**

- *La faim, pourquoi ?*, Syros, 1993. Réédition revue et corrigée La Découverte, 2003.

La faim ne recule guère dans le monde aujourd'hui. Elle est le grand révélateur des désordres économiques et politiques de notre temps, mais les médias n'en parlent guère, sauf lors d'appels épisodiques à la charité publique... Ce livre passionné, dont la pertinence a justifié cette cinquième édition actualisée, est donc doublement salutaire: il informe sur la réalité de la faim dans le monde et dénonce vigoureusement les fausses solutions.

- *Nouveaux voyages dans les campagnes françaises* avec René Dumont, Le Seuil, 1977.

- *Le nouvel ordre de la faim* avec Albert Provent, Le Seuil, 1977.

- *Les sillons de la faim* avec Jacques Berthelot, L'Harmattan, 1981.

- *L'intendance ne suivra pas* La Découverte, 1988.

• **François Partant**

- « *La fin du développement, naissance d'une alternative* », 1982, rééd Babel 1997.

Cet essai est une analyse de la « crise » du système économique mondial. Pour l'auteur, cette situation n'est pas provisoire: ce que nous vivons n'est pas une crise mais un processus de décomposition qui affecte les pays industrialisés comme ceux du Tiers-monde. L'analyse de F. Partant se fonde sur une critique des notions de progrès, d'échange et de développement actuellement dominantes.

- *Que la crise s'aggrave*, Paris, Parangon, 2002 (réédition)

- *Cette crise qui n'en est pas une*, Paris, L'Harmattan, 1994

• **Gilbert Rist**

- « *Le développement - Histoire d'une croyance occidentale* », Presses de Sciences-po, 1996.

Le développement a fasciné les sociétés du Nord et du Sud. Cette époque est terminée. En remontant le cours de l'histoire, cet ouvrage fait le point sur les théories et les stratégies qui ont prétendu transformer le monde. Pendant cinq décennies, ce grand récit a fait croire à l'avènement du bien-être pour tous, or il débouche aujourd'hui sur la misère et le chômage, au Nord comme au Sud. Comment expliquer ce grand retournement?

- *Le Nord perdu. Repères pour l'après développement*, G. Rist, Majid Rahnema, Gustavo Esteva, Lausanne, Éditions d'en bas, 1992.

• **Majid Rahnema**

*Quand la misère chasse la pauvreté*, Fayard-Actes Sud, 2003.

« Comment expliquer l'accroissement du nombre d'hommes et de femmes traqués par la misère et l'aggravation de leur condition, alors même que ne cessent de se multiplier les grands projets d'aide aux pauvres et que l'économie dispose de tous les moyens nécessaires pour, au moins, assurer leur survie? »

• **Serge Latouche**

« *Décoloniser l'imaginaire* », Ed. Parangon, 2003.

Le modèle occidental de développement est arrivé à un stade

critique. Ses effets négatifs sur la plus grande partie de l'humanité et sur l'environnement sont évidents. Il est nécessaire de le ralentir, voire de l'arrêter avant que des cataclysmes ou des guerres ne se déclenchent.

- *Les Dangers du marché planétaire*, Paris, Presses de Sciences Po, 1998.

- *L'Autre Afrique*, Paris, Albin Michel, 1998.

- *La Planète uniforme*, Castelnau Le Lez, Climats, 2000.

- *La Déraison de la raison économique*, Paris, Albin Michel, 2001.

- *Justice sans limite*, Fayard, 2003

• **Jean-Pierre Dupuy**

*Pour un catastrophisme éclairé*, Paris, Seuil, 2002.

J.-P. Dupuy nous rappelle comment la pensée économique dominante peut nous égarer et, sans répondre à notre désir de bonheur, risque de nous conduire vers des abîmes. Certes, l'existence d'un risque grave ne doit pas nous condamner à l'inaction si toutes les précautions sont prises pour l'éviter. Mais alors, comment la perspective d'une catastrophe peut-elle conserver tout son pouvoir d'alerte dès lors que tout est fait pour la rendre extrêmement peu probable?

• **Jean Chesneaux**

*Modernité-monde*, Paris, La Découverte, 1989.

Une modernité-monde qui décrivait, il y a vingt ans, ce qu'on nomme dorénavant la « mondialisation », mais en associant aux mouvements de l'économie planétaire ceux des nouvelles technologies, des mutations sociétales, des dynamiques culturelles. Éclaireur, ni docte, ni donneur de leçons, cheminer en compagnie de l'historien rend compréhensible ce temps présent qui par nature se métamorphose subrepticement en passé, alors qu'il fut aussi, fugacement, l'espérance d'un devenir.

• **Vandana Shiva**

Physicienne indienne, féministe, lauréate du prix Nobel alternatif, écrivain, docteur en



philosophie des sciences, directrice de la fondation de recherche pour la science, les technologies et les ressources naturelles, V. Shiva est une des chefs de file du courant altermondialiste au niveau mondial, notamment pour les questions d'agriculture paysanne et biologique.

-*La guerre de l'eau*, Lyon, Parangon, 2003.

-*Le terrorisme alimentaire*, Paris, Fayard, 2001.

• **Ivan Illich**

-*Une société sans école*, Paris Seuil, 1971.

-*Némésis médicale*, Paris, Seuil, 1975.

• **Sylvie Brunel**

*Le développement durable*, Paris, PUF, collection Que sais-je? 2004.

Ouvrage de synthèse, réalisé par la géographe Sylvie Brunel, universitaire, spécialiste de géographie du développement, ancienne présidente de l'ONG Action contre la faim. Tout au long de sa carrière et de ses recherches, l'auteur n'a pas hésité « à dénoncer les idées reçues et le cynisme ambiant ».

• **François Terrasson**

Maître de conférence au Muséum National d'Histoire Naturelle, journaliste, photographe, François Terrasson se situe au carrefour des sciences de la nature et des sciences humaines. Homme de terrain, il a travaillé en milieu agricole sur les questions de remembrement et d'aménagement. Il a participé à des travaux de planification de l'environnement au Brésil, Canada, Sénégal et à Madagascar.

*La peur de la nature*, Paris, Sang de la terre, 1988.

*La civilisation anti-nature*, Monaco, Ed. du Rocher, 1994.

*En finir avec la nature*, Monaco, Ed. du Rocher, 2002.

• **Anne-Marie Chartier**

*Essai critique sur le concept de développement*, Presses universitaires de Grenoble, 1996.

L'auteur se propose de critiquer la recherche de la croissance pour la croissance et soumet quelques idées susceptibles de servir de base à un nouveau concept de développement. Elle oppose la croissance au développement humain. Cet ouvrage de réflexion secoue les idées reçues et rappelle que l'homme devrait toujours être le but fondamental de toute activité économique.

• **Michel Chossudovsky**

*Mondialisation de la pauvreté*, Montréal (Québec), Écosociété, 1998.

Mieux comprendre la pauvreté dans le monde et l'endettement des peuples. Une mine incroyable.

• **Teddy Goldsmith, Jerry Mander,**

*Le procès de la mondialisation*, Fayard, 2001.

Ce livre paru en 2001 est une des meilleures introductions au phénomène « mondialisation ». Prix du meilleur livre politique de l'année aux États-Unis, il rassemble 25 contributions des principales voix opposées à la mondialisation sous la direction de Teddy Goldsmith et Jerry Mander, avec Martin Khôl, Vandana Shiva, Walden Bello, Agnès Bertrand et Laurence Kalafatides, une étude de Jean-Philippe Joseph sur Vivendi...

**DANS LES REVUES, ACTES ET BROCHURES**

• **La revue du Mauss**  
*semestrielle*

[www.revuedumauss.com](http://www.revuedumauss.com)

**N° 20**, *Quelle autre mondialisation ?* 2<sup>e</sup> semestre 2002.

**N° 21**, *L'Alter économie.*

*Quelle autre mondialisation ?* (fin)  
1<sup>er</sup> semestre 2003.

• **Collectif sous la coordination de Michel Bernard, Vincent Cheynet, Bruno Clémentin,**  
**Objectif décroissance, vers une société viable**

Écosociété et Parangon, 2003

Cet ouvrage présente le résultat des recherches menées par la revue Silence, mensuel qui

depuis 1982, débat autour des idées de l'écologie, des alternatives et de la non-violence. Face aux discours de marchandisation du monde, de bestialisation de nos existences et de soumission aux idéologies dominantes, notre planète nous renvoie continuellement à une réflexion sur notre condition humaine.

• **La Ligne d'horizon**

(Actes de colloques)

[www.lalignedhorizon.org/](http://www.lalignedhorizon.org/)

- *Défaire le développement, refaire le monde*, Paris, 2002 (et Parangon, 2003 – Actes du Colloque de l'UNESCO) :

À partir d'expériences conduites sur le terrain, une trentaine d'intervenants du Nord comme du Sud, économistes, sociologues, anthropologues, agronomes, syndicalistes posent les jalons de ce que peut être l'« après-développement ». Pas de modèle « clés en main », mais une pépinière d'idées et de pratiques qui témoignent que d'autres mondes sont possibles.

- *Impasse de la croissance, impasse du développement, quelle alternative ?* Lyon, 1988.



- *Le travail a-t-il un avenir sur terre ?* Paris, 1993.
- *Silence, on développe... la pauvreté.* Paris, 1996.
- *Sortir de l'imposture économique.* Lyon, 1997.
- *À bâtons rompus.* Conférence-débat avec François Partant (Lyon, 1983), ed. La ligne d'horizon, Paris, 1995.
- *L'économie-monde en question.* Introduction à l'œuvre de François Partant, ed. La ligne d'horizon, Paris, 1996.

• **Nouveaux Cahiers de l'IUED**

(Institut Universitaire d'Études du Développement)

Collection Enjeux

[www.unige.ch/iued/new/](http://www.unige.ch/iued/new/)

**N° 6, *La mondialisation des anti-sociétés.*** Espaces rêvés et lieux communs, Gilbert Rist (dir.), mars 1997.

**N° 7, *Pratiques de la dissidence économique.*** Réseaux rebelles et créativité sociale, Yvonne Preiswerk et Fabrizio Sabelli (dir.), juin 1998.

**N° 13, *Les mots du pouvoir :*** sens et non-sens de la rhétorique internationale, sous la direction de Gilbert Rist, 2002.

**N° 14, *Brouillons pour l'avenir :*** contributions au débat sur les alternatives (sous la dir. De Christian Comelieu), 2003.

• **Primevère**

<http://primevere.salon.free.fr/Actes>. Neuf conférences sur la thèse « *Sortir de l'insoutenable mondialisation* », Lyon, Éd. Primevère, 2001 (brochure).

**HISTOIRES ET ÉTUDES DE DÉVELOPPEMENT LOCAL**

• ***Sur L'Avenir d'un désert : au pays sud audois, Villelongue d'Aude***

Atelier du gué, 1996 (réédition 2003).

Les régions de montagne méditerranéenne, sont-elles vouées à une désertification irrémédiable, dans la droite ligne de l'évolution des cent dernières années ? Une étude passionnante de l'évolution démographique et économique des huit cantons bordant la Haute Vallée de l'Aude.

• **Béatrice Barras, *Moutons rebelles.***

***Ardelaine, la fibre du développement local***

Saint Pierreville, Repas, 2003.

En 1975, cinq amis, sans un sou en poche, décident de redonner vie à la dernière filature d'Ardèche tombée en ruines. Ils font aussi le pari de recréer la filière laine de leur région, qu'ils tiendront par la force de l'équipe et de la coopération qui demeurera le moteur essentiel de leur histoire. Au-delà de leur témoignage, ce livre montre comment chacun, même dans les situations les plus improbables et surtout s'il ne le fait pas seul, peut reprendre du pouvoir sur sa vie.

• **Christophe Beau, *La danse des ceps.***

***Chronique de la vigne en partage***

Saint Pierreville, Repas, 2003.

Les Cepatou consommateurs de vins et « locataires de ceps », Philomène, Momo et bien d'autres, sont les « héros » de cette chronique qui se lit comme l'on boit un bon canon de vin l'été ! C'est l'his-

toire, au fil des saisons, d'un vigneron qui a choisi une autre poésie du vin, une façon d'envisager son métier, de soigner la vigne par des pratiques de bon sens et une agriculture biodynamique sans dogmatisme, au-delà des images surannées.

**SUR LE WEB**

• ***Quelques rappels de base en économie, les étapes de la croissance selon Rostow, etc.***

[www.skyminds.net/economie/15\\_croissance\\_et\\_developpement.php](http://www.skyminds.net/economie/15_croissance_et_developpement.php)

• ***La croissance agricole et la théorie du « trickle-down » reconsidérées : données de l'Inde rurale***

[www.developmentinpractice.org/abstracts/french/fvol07/v7n3a05.htm](http://www.developmentinpractice.org/abstracts/french/fvol07/v7n3a05.htm)